

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Roman de la parole retrouvée
La fille bègue de Annette Saint-Pierre (Éditions des Plaines,
Saint-Boniface)

Annie Brisset

Number 29, Spring 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39791ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brisset, A. (1983). Review of [Roman de la parole retrouvée : *La fille bègue* de Annette Saint-Pierre (Éditions des Plaines, Saint-Boniface)]. *Lettres québécoises*, (29), 67–68.

man-miroir d'une société. On peut se demander si Aquin a écrit autre chose que *Prochain épisode*, et Ducharme, que *L'Avalée des avalés*. Tel oracle (de pur style épicien) m'a paru singulièrement malavisé:

Ducharme n'a guère varié ses recettes littéraires, avec ce résultat que L'Avalée des avalés, oeuvre qui fit sa célébrité, est demeurée sa plus haute expression. (p. 31)

Tel autre paraîtra pour le moins contestable:

La même déperdition progressive se manifeste chez Michel Tremblay (...) Les Belles-soeurs pourrait bien finir par résumer son théâtre. (p. 32)

Et je ne m'attarderai pas sur quantité de lieux communs proférés avec l'emphase obligée.

Dérive du pôle culturel québécois

Une fois admise la partialité de cet exercice, nul ne dénierait à un aruspice-essayiste le droit de désigner les «hommes-clés» de l'Institution littéraire. Je me suis quand même demandé quel avait pu être le critère du choix de la «pléiade» (p. 167). Il s'agit en majorité de personnalités — estimables, sans doute: leur valeur n'est pas en cause — qui ne sont pas d'origine québécoise, ou encore de Québécois oeuvrant au Canada anglais. Le principe sous-jacent est ainsi formulé en toutes lettres: «nul n'est besoin aujourd'hui de se rendre au Québec pour y effectuer des recherches en littérature québécoise» (p. 167). Autrement dit, le pôle culturel du Québec aurait tendance à se déplacer vers le Canada anglais: récupération en douce. Et je comprends soudain le *ratatinement* évoqué plus haut, ou encore pourquoi, s'agissant de littérature québécoise, on a pu se passer d'évoquer des centres essentiels de réflexion critique comme *Voix et images*, *Liberté*, *Études françaises*, *Études littéraires*, *Le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, etc. Je comprends aussi le choix de l'écrivain-vedette, Gérard Bessette, plus significatif de l'originalité québécoise que Miron, Godbout, Ducharme, Marie-Claire Blais, Aquin, Victor-Lévy Beaulieu: «juché sur son piédestal de Fort Frontenac» (p. 40),

il a su garder louablement ses distances vis-à-vis du Québec. C'est ce qui explique que le «style bessettien» représente une «réussite» (p. 106), même si, contrairement au vœu le plus cher de l'essayiste, il n'a pas «(puisé) dans le fonds spécifiquement québécois de la langue» (p. 107).

... Destin

Le mot sonne comme un glas, une misérable fatalité: «Notre destin sembla durement fixé.»⁴ Un aruspice a décrété l'avènement de «l'indépendance littéraire» (p. 175) de la «belle Province»: le fleurdelisé promu fleur de rhétorique. Le Québec entre tout vif au «Panthéon» (pp. 77, 145): enterrement de première classe! On applaudira, au comptoir des grands épiciens... □

1. Gérard Tougas, *Destin littéraire du Québec*, coll. «Littérature d'Amérique», Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1982, 208 p.
2. *Québec français*, numéro 47, octobre 1982, p. 41.
3. Jacques Godbout, *Le Couteau sur la table*, Seuil, 1965, p. 9.
4. Borduas, *Refus global*, dans *Textes*, coll. «Paroles», no 34, Parti pris, p. 10.

Le Manitoba ne répond plus? Détrompez-vous. Ils sont quelques-uns, tenaces comme Annette Saint-Pierre, pour y veiller. Mais il ne s'agit pas d'une vigilance en forme de défense passive. Bien plutôt sont-ils déterminés à faire en sorte qu'une petite patrie lobotomisée, si l'on peut dire, par l'iniquité de l'histoire et d'une législation scolaire, retrouve la dignité qui vient de la mémoire.

Annette Saint-Pierre, précisément, se souvient. De ce souvenir, elle a fait la matière même de sa vie, de son métier et de son premier roman. Native du Québec, la jeune institutrice qui arrivait en 1950 au Manitoba, était naturellement destinée à devenir une pédagogue de la mémoire. C'est dans cette aventure que nous entraîne d'emblée, mais indirectement, sa première oeuvre de fiction, roman de la parole et de la mémoire retrouvées — les deux allant de pair, il va sans dire.

L'auteur a beau nous avertir que ses personnages sont fictifs et qu'ils ne ressemblent à personne, comment ne pas soupçonner derrière le fait relaté au premier chapitre, l'expérience vécue en début de carrière, une expérience banale tant elle était commune, mais non moins traumatisante? Ce n'est pas facile d'enseigner clandestinement en français quand les inspecteurs anglais rôdent autour des écoles! Et moins encore de cacher le corps du délit et d'improviser un cours dans une langue que vous maîtrisez plus ou moins, lorsque ces mêmes inspecteurs arrivent sans prévenir! Seuls les enfants, du moins ceux qui ne sont pas pris d'une peur bleue au point de mouiller leur banc, sont ravis de l'intermède et entonnent ce couplet bien appris pour saluer l'intrus:

Roman de la parole retrouvée

La fille bègue

de

Annette Saint-Pierre

(Éditions des Plaines, Saint-Boniface)

*Welcome to you, friend so dear,
Happy and so full of cheer (...)
We, your children, love you so
Welcome to you! Oh! Oh! Oh!*

À entendre ce chant guilleret comme l'hymne que d'autres petits Français claironnaient dix ans plus tôt à la gloire d'un certain maréchal, on se croirait sous l'Occupation. Ne dramatisons pas. L'Inspecteur Aberdeen a de superbes épaules et ressemble à Clark Gable. N'empêche que l'histoire se déroule à une époque où les Franco-Manitobains filaient, à l'anglaise bien sûr, un très mauvais coton.

Arc-boutée contre un destin tout tracé qui les entraînait, doucement mais inexorablement, vers la disparition pure et simple, Annette Saint-Pierre s'emploie dans la vie à déjouer vaille que vaille la chronique de cette mort annoncée. Nul doute qu'elle ait commencé par se poser les mêmes questions que la jeune institutrice québécoise du roman pour découvrir, comme elle, à quel point les Franco-Manitobains, déjà rayés de l'histoire du Canada, frôlaient la mort par amnésie:

Qui donc connaissait l'histoire du Manitoba?

Elle avait vainement essayé de se procurer les livres au programme du cours secondaire. On enseignait Our British Heritage et Story of Nations. Sur le Manitoba, rien. On ne savait même pas qui était le fondateur de la province. Où se cachaient donc les historiens de langue française? S'il y en avait, ils étaient rares et peu prolifiques.



Annette St-Pierre

Photo : Athé

Savoir et faire savoir sont donc devenus le but principal des activités d'Annette Saint-Pierre. Pour trouver la réponse à ces interrogations, elle recompose avec d'autres la trame des événements qui ont marqué la naissance de cette province et la vie de ceux qui l'ont fondée puis peuplée. N'allons pas croire que cette fouille minutieuse du passé procède d'une nostalgie aussi morbide que stérile. Elle sert plutôt à colmater les brèches d'une mémoire entaillée, pour comprendre le présent et détourner le cours prémédité de l'avenir. C'est dans cet esprit qu'en marge de ses activités d'enseignante, Annette Saint-Pierre a fondé le Centre d'Études franco-canadiennes de l'Ouest. Mais la sauvegarde du patrimoine ne suffit pas. Elle-même spécialiste de la littérature canadienne d'expression française, elle a créé deux maisons d'édition non seulement pour consolider le fonds culturel du Manitoba français mais aussi et surtout pour encourager la publication et la diffusion de la production littéraire actuelle. Grâce à de semblables initiatives, la minorité franco-manitobaine retrouve progressivement son histoire et sa véritable identité.

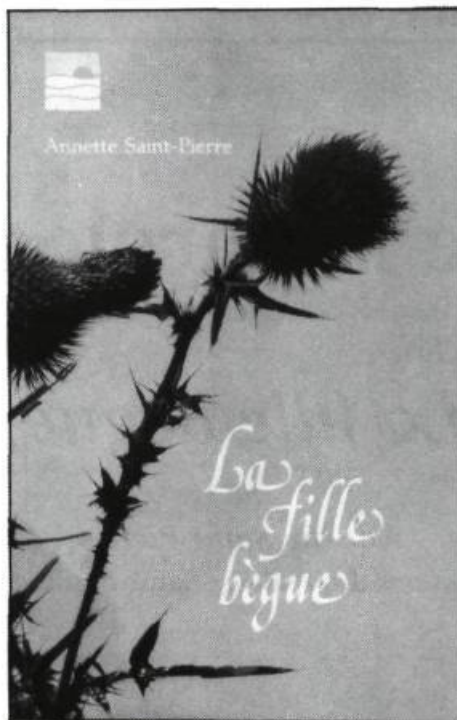
Pour Annette Saint-Pierre la quête d'un passé oublié par l'Autre porte le ferment d'un avenir vécu debout. De cette

intime conviction procède le parcours de Lucie la bègue, l'éternelle bafouée de Powerview (ce nom lui-même aurait-il une signification ironique?) Il ne faut pas s'y tromper, le destin singulier de Lucie, qui perd à cinq ans l'usage normal de la parole sous l'effet de la violence que lui inflige sa mère, recouvre le destin collectif d'une toute jeune nation à laquelle on n'a rien épargné pour qu'elle oublie sa langue et qu'elle soit elle-même oubliée. «Pas moyen de leur coller ma Lucie!» grommelle la mère qui cherche, mais en vain, à faire disparaître la gêneuse. Rejetée dans sa différence, qui consiste à parler autrement, Lucie perd son identité pour ne plus être que «la folle à Lauzon». Pour sa famille et son village, dont elle subit quotidiennement l'ostracisme et les humiliations, elle est devenue l'Autre intérieur. Rien n'est alors plus naturel que de violer cette pauvre simplette qui marche «le dos courbé en balançant deux longs bras qui auraient pu avironner un canot sur la rivière Winnipeg». Est-ce un hasard si l'enfant qui naît lui est enlevé puis rendu au bout de six ans ne parlant que l'anglais?

Dans ses cabanes délabrées et dépourvues du tout-à-l'égout, Powerview n'abrite pas que du beau linge, mais le roman n'a rien de misérabiliste. S'il lui arrive de faire venir quelques larmes aux yeux de Margot, c'est plutôt parce que la mariée est trop belle. Et qu'elle ne bégaye plus. Autant dire que ce n'est pas un roman à se lécher les plaies. Son rythme, d'ailleurs, n'en laisse pas le loisir. Rapide et saccadé, passant d'un tableau à l'autre avec une grande maîtrise de la narration et une économie des moyens descriptifs, il tient le lecteur littéralement captif jusqu'à la dernière ligne. Pas de complaisance dans le malheur. L'humour partout présent prend ses distances avec les parias de Powerview:

«Ce jour-là, la religieuse sacristine s'était vengée, à sa façon, des moqueries et des sarcasmes infligés à Lucie dans la communauté chrétienne. Jamais l'église n'avait été aussi bien décorée. Le curé avait levé les bras au ciel en apercevant des boucles de ruban satiné attachées aux bancs de la nef, des guirlandes de fleurs suspendues aux trois autels et les luminaires des quatre archanges allumés.

— Quelle cervelle de sauterelle, cette sœur Alphonsine! On n'en a pas fait



autant pour la grosse Sylvette de Dumas, le président du conseil scolaire. Ah! il va en gueuler un coup!

...

C'était la première fois que des regards admiratifs se braquaient sur Lucie.

...

Madame la mairesse sentit bouger sa perruque en se tordant le cou pour mesurer la longue traîne; la présidente des dames de Sainte-Anne serra les lèvres pour immobiliser les fausses dents de sa grande bouche...

Ces paroissiens pas très catholiques, nous les retrouvons rassemblés pour la messe de minuit devant la statue de la sainte Vierge «qui semblait un peu plus dégoûdée que d'habitude». Le curé Poitras n'a pas non plus les yeux dans les poches et lorsque la métamorphose de Lucie est complète il avoue plaisamment qu'on a beau être au régime, rien n'interdit de regarder le menu, entendez les jolies femmes.

Dans ce roman d'action résolument optimiste, l'itinéraire de Lucie symbolise l'éveil de la conscience et la fierté de soi reconquise. Retrouver l'estime de soi, c'est retrouver la mémoire historique:

Lucie trouvait son mari très instruit: elle n'avait jamais su que le fondateur du Manitoba portait un nom français. Sa surprise fut plus grande d'apprendre que le nom de la province avait

été choisi par Riel et que ce mot indien signifiait «le dieu qui parle».

Retrouver la dignité, c'est retrouver la parole. Cela suppose que l'on quitte la mère, le village ou la province, c'est-à-dire l'espace familier de la violence. Et, curieusement, le Québec représente le pôle de l'espoir et du renouveau. C'est la matrice originelle qui dispense tout le bien: l'éducation, l'argent, l'amour. C'est parfois le lieu séraphique dont on ne revient plus. Retrouver la parole, c'est ensuite abandonner l'anglais qui la morcelle et, reconquise, cette parole se révèle être investie des valeurs propres d'une communauté:

«La visite du petit village de Cardinal où elle avait vu les maisons et les remises rouges dont parlait l'auteur lui donnait l'envie de relire le roman. Ainsi, c'était vrai ce qu'écrivait Gabrielle Roy, pensa-t-elle en se plongeant dans la première nouvelle.»

Au-delà de ce clin d'oeil, le premier chapitre de *La fille bègue*, qui évoque *Ces enfants de ma vie*, peut se lire comme un hommage à Gabrielle Roy — romancière manitobaine, ne l'oublions pas — à laquelle Annette Saint-Pierre a consacré une thèse. Mais c'est un hommage distancé par le contexte historique, social et politique qui, d'entrée de jeu, situe le roman et oriente sa lecture. Malgré certains rapprochements, d'ailleurs superficiels, Lucie n'est pas Médéric. Elle incarne l'éveil de toute la francophonie à la parole libre et son itinéraire est une métaphore de l'espoir d'un peuple. En ce sens on peut dire que *La fille bègue* est un roman engagé. Du moins fait-il entièrement corps avec les aspirations de son auteur. Et sa production même n'est-elle pas le meilleur indice de la reconstruction d'une collectivité blessée qui se remet de son histoire? Le roman d'Annette Saint-Pierre pose un nouveau jalon sur le parcours d'un avenir encore problématique mais irréversible. □

Annie Brisset